

PÈLERIN

6 OCTOBRE 2010



CAROLE BOUQUET, AU-DELA DES APPARENCES

Carole Bouquet lit, jusqu'au 6 novembre 2010, «Lettres à Génica» de l'écrivain Antonin Artaud, au théâtre de l'Atelier à Paris. L'actrice nous parle des rôles reçus comme des cadeaux, de son engagement pour la protection de l'enfance et de sa culture chrétienne.

Pèlerin : qu'est-ce qui vous a amené à vous lancer dans la lecture musicale d'Antonin Artaud ?

Carole Bouquet : On me l'a proposé. J'ai accepté, à condition de faire le montage des textes moi-même, et j'ai choisi « Lettres à Génica » d'Artaud. A travers ces poèmes d'amour magnifiques, j'ai l'impression de pouvoir faire découvrir au public un écrivain et même un penseur. Son œuvre fait un peu peur, parce que l'idée qu'on a de lui prévaut sur ses textes.

Comme effectivement il a séjourné dans des asiles psychiatriques, il y a souvent une confusion qui s'opère. D'ailleurs, à 20 ans, « Le Théâtre et son double » m'avait effrayé plus qu'il ne m'avait parlé. Puis, une amie m'a offert « Lettres à Génica ». Un recueil qui est un trésor d'humanité, de tendresse, de douleur aussi, mais si bien dite. Par là, je suis à nouveau rentrée dans l'œuvre d'Artaud. Comme tous les grands artistes, il a décrit le monde tel qu'il serait 50 ans après. Il faut avoir une fréquentation assidue de leur mode d'expression pour ne pas avoir peur de leur vision qui va s'imposer mais qui, au départ, semble folle.

L'amour que vit ce poète est douloureux. Pour vous, c'est quoi l'amour ?

Si on pouvait le définir en deux mots, il n'y aurait pas de théâtre, pas de peinture, pas de musique. Cela fait des siècles que des poètes, des dramaturges, des compositeurs essaient de l'exprimer. Et, de temps en temps, il y en a un plus doué qui arrive à s'approcher un peu plus près. En tout cas, c'est une chose, que j'espère, on peut vivre.

Qu'est-ce qui vous a attiré vers le métier de comédienne ?

Vers l'âge de 15 ans, j'ai découvert le cinéma. Il y avait une petite salle sur les Champs-Élysées. Un cinéma permanent, où on pouvait rentrer à n'importe quel moment et regarder le film en

boucle. C'était le même, toute la semaine. Mais je m'en fichais. Je séchais l'école pour arriver dès 10h et rester aux séances de l'après-midi. Comme j'étais une enfant solitaire, ça me tenait compagnie, ça me montrait le monde tel qu'il pouvait être. C'était plus la réalité que ma vie.

Lorsque je suis arrivée en fac de philo, je suis repartie tout de suite. Du jour au lendemain, j'ai préparé le concours du Conservatoire d'art dramatique parce que je voulais faire du cinéma. Au départ, le théâtre m'intéressait moins que l'objet lui-même : le film. Si j'avais su faire des choses de mes dix doigts, j'aurais construit des décors par exemple. Devenir actrice, c'était en fait ce qui me paraissait le plus accessible.

Pèlerin : Vous avez 19 ans, quand Luis Buñuel vous choisit pour «Cet obscur objet du désir». C'est un rôle merveilleux, mais il impose aussi une image de vous, celle de la beauté glacée. Comment l'avez-vous vécu ?

Carole Bouquet : Pas bien. Mais c'est un cadeau du ciel. A l'époque, j'étais émerveillée de travailler avec un génie comme Buñuel, mais je n'étais pas grisée par le succès. Le rapport entre la presse et les comédiens n'étant pas du tout ce qu'il est devenu, je n'ai pas donné d'interviews. C'est Buñuel qui a les faites, ce qui a été extrêmement salvateur.

En revanche, je ne comprenais pas pourquoi ce cadeau m'était fait. En plus, le personnage de Conchita était joué par deux actrices et j'avais été choisie pour interpréter sa facette glaciale, ce qui était très loin de moi. Comme le film était magnifique, les réalisateurs et les spectateurs m'ont identifiée à ce rôle. Heureusement, j'ai tout de suite compris que je ne pouvais pas lutter contre ce fantasme, qu'il fallait seulement être patiente et attendre d'autres propositions.

Est-ce que vous avez parfois éprouvé ce que raconte votre personnage dans « Trop belle pour toi » de Bertrand Blier, ce poids de la beauté ?

Oui, puisque Bertrand a écrit ce discours en pensant à moi. Ce sentiment existait avant même que je sois actrice. Après, c'est devenu disproportionné. Je n'ai jamais eu de problème avec mon physique, mais je n'avais pas envie d'être résumée à ça et encore moins de m'en servir comme d'un pouvoir. En soi, c'est bizarre de se lancer dans ce métier avec cette contradiction. Pourtant, j'y suis allée quand même : manifestement, je ne pouvais pas faire autrement.

Par la suite, il y aura des choix de registres différents, notamment de comédies. Est-ce que vous aviez l'impression de ne pas avoir touché le public que vous souhaitiez ?

Je n'ai jamais réfléchi à un plan de carrière. Je prenais les beaux rôles qu'on m'offrait, mais n'appelais jamais les metteurs en scène. Je ne voulais pas montrer mon désir. Par politesse. Par peur aussi que le rêve ne se réalise pas. Le seul souhait que j'ai formulé, c'est de jouer « Bérénice ».

Une pièce sur le don de soi qui me touche particulièrement et à laquelle tout le monde peut s'identifier. Après les représentations au théâtre des Bouffes du Nord (2008), à Paris, j'ai fait des lectures dans les écoles, un peu partout en France, pendant un an. Au départ, certains élèves pouvaient se montrer réticents. Mais, une fois qu'ils s'y plongeaient, ils s'y retrouvaient.

D'une manière plus personnelle, qu'est-ce que vous avez cherché à transmettre à vos deux fils ?

D'avoir le moins peur possible. Car la vie peut sembler effrayante. Dans les collèges, j'ai rencontré des adolescents qui ne rêvaient pas, qui n'osaient pas espérer un avenir différent. Et

j'ai essayé de leur faire comprendre qu'on pouvait devenir celui qu'on avait envie d'être. C'est une dynamique tellement fragile qu'il faut la nourrir dès l'enfance, à travers la découverte du théâtre, de la musique, de la peinture, de villes étrangères...

Vous êtes d'ailleurs la porte-parole de « La Voix de l'enfant ». Cet engagement, c'était une évidence ?

Cela a été une évidence, lorsque j'ai été enceinte de mon deuxième fils, en 1986 : j'avais envie de participer à une action sociale. Au départ, je m'intéressais surtout aux organismes qui s'occupaient de la protection de l'enfance à l'étranger. Je n'avais pas du tout idée de l'étendue de la maltraitance chez nous. Je l'ai découverte en me rendant dans l'association « La Voix de l'enfant » dont j'avais entendu parler. Le téléphone n'arrêtait pas de sonner. Des appels au secours de grand-mères, de mères, de pères...

Mon implication a été immédiate car j'avais accès aux médias. J'ai donc appelé Patrick Poivre d'Arvor pour être invitée dans son émission du dimanche et j'ai fait passer le message : « Mêlez-vous de ce qui ne vous regarde pas ! ». Cette phrase s'adressait à tout le monde : la famille proche, les voisins mais aussi les pouvoirs publics. A l'époque, il y a 24 ans, certains pédiatres étaient même traités d'affabulateurs. Cette révélation était tellement violente qu'elle était impensable.

Au fond, qu'est-ce qui vous porte à faire tout ça ? Quel est votre moteur ?

C'est vivre. Au jour le jour. Je n'ai jamais su ce que j'allais faire trois mois plus tard. Les seuls moments où je l'ai su, c'est pour le théâtre et, surtout, quand mes enfants étaient petits : mon quotidien était réglé en fonction de leur scolarité.

Quelle est la place de la spiritualité dans votre existence ? Vous êtes allée à l'école chez les Dominicaines. En reste-t-il des traces ?

Je raconte souvent que les Dominicaines sont les premières féministes que j'ai rencontrées. Elles ont élevé toutes les filles du pensionnat pour qu'elles fassent quelque chose de leur vie. Il ne leur suffisait pas du tout que nous apprenions à coudre et à lire. Elles voulaient que nous nous réalisions.

Plus largement, je me sens profondément européenne et de culture judéo-chrétienne. Comme j'ai peu de racines familiales, je me dis que je viens de là. En Sicile par exemple, où j'ai une maison, face à un vestige qui a 2000 ans d'histoire. L'année dernière aussi, en Jordanie. Je ne suis pas croyante, mais j'ai été très émue de voir le lieu où Jésus a été baptisé. C'est ma culture, ce que j'entends depuis que je suis née et qui fait partie de moi.

► **Lettres à Génica, théâtre de l'Atelier** (Paris), jusqu'au 6 novembre 2010.

Rens. : 01 46 06 49 24.

Auteur(s) : Faustine Prévot

Photo © Pedro Usabiaga